

Regards sur les littératures francophones de l'Ouest canadien

Les dix articles réunis dans la présente livraison des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* apparaissent sous le signe de la diversité: celle, d'abord, des œuvres littéraires à l'étude (Simone Chaput, J.R. Léveillé, Marguerite-A. Primeau, Gabrielle Roy et Maurice Constantin-Weyer); celle, ensuite, des approches méthodologiques pour en rendre compte. On passe d'une réflexion sur l'identité (textes de Pamela V. Sing, Lise Gaboury-Diallo, Estelle Dansereau) aux horizons incertains du *récit associatif* (Jean Valenti), aux frontières à caractère initiatique (Lise Gaboury-Diallo), à l'anthropomorphisme textuel (Carol J. Harvey) et iconographique (Lise Gaboury-Diallo et Louise Duguay), aux images troubles de l'eau (Eric Annandale) et de la guerre (Yvon Le Bras), à la vieillesse (Estelle Dansereau), au Québec dans l'œuvre de Gabrielle Roy (Yvon Le Bras), à la lutte entre l'homme et la nature dans un roman de Constantin-Weyer (Robert Viau). Mais au delà de cet éventail expéditif, tout un système de références croisées se donnent à lire dans les textes savants proposés aux lecteurs. Prêtons-nous au jeu des multiples correspondances dans l'espoir que ceux-ci y trouveront aussi leur compte, avant de présenter les articles un par un dans le détail de leur analyse.

Sous un certain angle, Pamela V. Sing, Lise Gaboury-Diallo, Estelle Dansereau et Yvon Le Bras proposent une réflexion sur l'identité – thématique fort complexe, aux dimensions plurielles et aux contours parfois évanescents, qui ne manquent jamais cependant de polariser l'attention sur les enjeux esthétiques et sociaux de la littérature francophone de l'Ouest. Sous l'appellation de *récit associatif*, Jean Valenti soulève la question de la modernité, voire de l'avant-garde littéraire, telle qu'elle se pose pour l'un des écrivains les plus importants de la francophonie. Or, cadre identitaire et fiction

moderne se rejoignent sous le prisme d'une identité à redéfinir ou à remettre en question. Il en va de même pour la *rhétorique de l'eau* mise en évidence par Eric Annandale, car ces eaux troubles empreintes notamment de souillure et de sexualité chez Simone Chaput nous ramènent parfois à nos «peurs primitives», à ce sédiment enfoui mais non moins réel de la conscience de soi. Là encore, identité en quête de définition ou en butte à une remise en cause. Cette problématique identitaire au *pathos* accentué tranche fortement par ailleurs sur la morale des contes royens, dans lesquels l'anthropomorphisme animal semble procéder d'un rêve écologique aux accents rousseauistes – morale qui se développe aussi dans les illustrations des contes royens analysées par Louise Duguay et Lise Gaboury-Diallo et qui, au profit de telle technique plastique, donnent à voir un trait ou une tare de caractère, une envolée euphorique ou une descente dysphorique: bref, une humanisation passionnelle de l'animal. Sans doute faudrait-il nuancer davantage le propos, car se pose ici aussi, selon des modalités différentes il est vrai, la question de l'identité, quoique dans son versant utopique d'harmonie et de paix fraternelle. Ce qui tranche, encore une fois, sur la représentation de la guerre dans *Bonheur d'occasion* de Roy, lieu d'une véritable rhétorique conflictuelle qui dresse les personnages et leurs discours les uns contre les autres, comme le montre bien Yvon Le Bras. Du reste, le roman de Constantin-Weyer à l'étude, *Telle qu'elle était en son vivant*, propose aussi une véritable théâtralité argumentative à la faveur de laquelle homme et nature s'affrontent dans un ultime combat.

C'est donc tout un système de références croisées que le lecteur de cette livraison des *Cahiers* peut mettre à jour; et, à l'évidence, les quelques pistes de lecture soulignées en révéleront sans aucun doute d'autres... Une cohérence d'ensemble peut donc être discernée sous la diversité des œuvres littéraires à l'étude et des approches savantes sollicitées.

* * * * *

Pamela V. Sing met en relief la production littéraire francophone du *Far Ouest* canadien, celle où la critique littéraire de naguère ne voyait que la «[...] confirmation des

paroles des René Lévesque, Yves Beauchemin et Jacques Ferron [...]» (Sing), selon lesquels la diaspora québécoise établie à l'ouest du Québec n'était que «cadavres chauds», «dead ducks» ou «vaches mortes». Pamela V. Sing signale l'évolution de la théorie littéraire qui, à l'ère de la mondialisation, élabore outils et concepts pour mieux discerner les marques de la différence minoritaire et linguistique. Aussi retrace-t-elle les principales orientations de cette théorie pour l'étude des littératures franco-canadiennes. Elle propose ensuite l'analyse d'une nouvelle de Marguerite-A. Primeau intitulée «Le "Pied Piper" du Pacifique», parue dans *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant* (Primeau, 2004). La plupart des textes de Marguerite-A. Primeau abordent «[...] l'évolution de différents individus francophones dans leurs rapports avec l'espace qu'ils habitent» (Sing). C'est pourquoi ils attestent leurs droits «d'individus doublement ou triplement marginalisés» (Sing), soit en raison de leur âge, de leurs privilèges de classe ou de leurs origines ethno-culturelles. Or, dans l'œuvre de Marguerite-A. Primeau antérieure au nouveau millénaire, aucun personnage ne se rebelle contre l'ordre établi et la toute-puissante *doxa* anglophone. La nouvelle à l'étude innove de ce point de vue, car elle présente un personnage participant d'une

[...] poétique qui engage la différence dans le but de construire une identité francophone "hors Québec", identité nouvelle [...] refusant énergiquement la réification moribonde qu'elle a toujours reçue des différents "centres" (Sing).

Pamela V. Sing souligne du reste le caractère résolument moderne de cette poétique qui, en refusant toute référence essentialiste aux «racines» des francophones de l'Ouest, trouve sa source dans une problématique identitaire.

L'article de Jean Valenti est consacré aux dispositifs analogiques à l'œuvre dans *Tombeau* de l'écrivain franco-manitobain J.R. Léveillé. Il vise à montrer que des jeux analogiques fort nombreux subvertissent la chronologie temporelle et événementielle du récit de telle sorte que «[...] la *fabula* perd sa cohérence au profit d'un glissement perpétuel de la signification» (Valenti). Or, cette sémiosis de l'analogie repose sur des expériences extrêmes de la conscience et de l'écriture qui entraînent une véritable poétique de l'ellipse et

de la discontinuité. À ce propos, l'analyse des motifs de l'«eau», de la «mort possible», de la «communion des âmes aquatiques» et de «l'origine lointaine de l'eau» permet de comprendre jusqu'à quel point l'écriture de J.R. Léveillé ménage un rôle important à l'analogie comme technique de représentation fictive. Jean Valenti propose de systématiser cette pratique analogique sous l'appellation de *récit associatif*. Il montre ensuite en quoi celui-ci entretient des rapports avec l'hermétisme et la glose comme modèles fort anciens d'interprétation du monde, dont la particularité consiste à remettre en cause les principes d'identité, de non-contradiction et du tiers-exclu. Aussi l'écriture de *Tombeau* apparaîtra-t-elle comme «[...] une pratique scripturale aux antipodes de la rationalité raisonnante» (Valenti). Dans la dernière partie de son article, l'auteur essaie de comprendre l'incidence d'une telle pratique d'écriture sur la lecture considérée comme une forme de situation cognitive tout à fait spécifique.

Eric Annandale s'intéresse à trois nouvelles d'*Incidents de parcours* de Simone Chapat: «Six jours en juillet», «Sonia ou le naufrage» et «Le serpent de Cancún». Comme presque toutes les nouvelles de ce recueil, celles à l'étude explorent à loisir éléments descriptifs, figures et tropes rhétoriques: bref, une imagerie aux accents poétiques qui insistent tant et plus sur les qualités sensibles du langage et leurs effets sur la création d'une atmosphère trouble et angoissée. À ce titre, Simone Chapat rejoint certaines propositions du Bachelard de *L'eau et les rêves* (1991), notamment cette opposition entre les images de «[...] l'eau éclairée par un soleil de printemps qui apportent [...] des métaphores communes, aisées, abondantes, qui animent une poésie subalterne» (Bachelard, 1990, p. 29; cité par Annandale) et celles qui font en sorte que «[...] notre être intime s'engage plus à fond», si bien que «l'eau s'alourdit, s'enténèbre, s'approfondit, elle se matérialise» (Bachelard, 1991, p. 30; cité par Annandale). L'auteur montre donc que les trois nouvelles retenues se fondent sur une image centrale: l'eau, et ce, selon diverses modalités allant de la saleté à la sexualité, aux peurs primitives et à l'angoisse sans nom... Mais au delà de la lecture poétique à laquelle nous convient ces nouvelles de Simone Chapat, elles sollicitent également une «réaction analytique» selon Eric Annandale, signe peut-être de

[...] la métaphore d'une conscience viscérale du minoritaire linguistique qui risque de se trouver noyé, langue et culture, dans la marée montante de la majorité (Annandale).

L'article d'Estelle Dansereau porte sur la représentation de la vieillesse dans trois récits de romancières de l'Ouest: Marguerite-A. Primeau, Gabrielle Roy et Simone Chapat. Contre les lieux communs éculés de la culture contemporaine, contre la diffusion médiatique à grande échelle des mythes de jeunesse, et surtout contre une certaine perspective patriarcale hautement réductrice, les récits à l'étude proposent des histoires de courage, de persévérance et d'acceptation des ravages corporels et psychiques relatifs au vieil âge. Au contraire, donc, d'une vision binaire où jeunesse et vieillesse s'opposent à tous égards, une certaine complexité définit le rapport des personnages féminins à leurs derniers jours, soit par le biais du désir, soit par l'entremise de leurs expériences de vie antérieures, soit encore par la possibilité de «[...] connaître la jeunesse dans la vieillesse grâce au pouvoir des souvenirs et de l'imagination» (Dansereau). À divers titres, chaque héroïne rencontre à sa manière l'altérité, ce qui permet de la définir pleinement comme sujet dans l'ordre de la mémoire et d'affronter, dans un ultime combat, la mort comme tabou presque impensable.

Carol J. Harvey s'intéresse aux quatre récits des *Contes pour enfants* de Gabrielle Roy. Ceux-ci mettent en scène des animaux familiers, domestiques ou sauvages et développent une véritable poétique anthropomorphique. Son propos consiste à analyser les diverses techniques narratives de cette poétique tant sur le plan des interactions entre les humains et les animaux qu'entre les animaux eux-mêmes. Elle s'interroge également sur les fonctions ludiques, didactiques, voire idéologiques, de ces procédés stylistiques. Roy entend-elle «[...] transmettre ses valeurs, partager sa vision écologique de l'harmonie entre l'homme et la nature ou son rêve de voir régner la paix sur terre» (Harvey)? Mais avant d'entreprendre l'analyse de «Ma vache Bossie», «Courte-Queue», «L'Espagnole et la Pékinoise» et «L'Empereur des bois», Carol J. Harvey situe d'abord les contes dans leur trame chronologique afin de déterminer s'ils partagent ou non des «traits stylistiques avec des œuvres contemporaines»

(Harvey); elle se demande aussi s'il existe des versions antérieures d'un même conte et si d'autres contes de Gabrielle Roy mettent en scène les mêmes animaux.

Louise Duguay et Lise Gaboury-Diallo proposent une étude comparative d'œuvres plastiques illustrant des contes de Gabrielle Roy. Cette étude cherche à répondre à plusieurs questions. Quels seraient les choix esthétiques ayant orienté éditeur et illustrateur? Quels détails des contes royens les artistes mettent-ils en évidence? Insistent-ils ou non sur le caractère hautement anthropomorphique des contes? Si tel est le cas, quels procédés plastiques permettent cette mise en relief? L'analyse de Louise Duguay et Lise Gaboury-Diallo porte également sur les contrastes stylistiques entre les œuvres plastiques. Car, entre les aquarelles des années soixante-dix et quatre-vingt et les dessins plus modernes de Nicole Lafond des années quatre-vingt-dix, des différences importantes apparaissent au plan iconographique; il s'agit donc de les expliquer, de les comprendre et de montrer leurs points de jonction avec les contes de Gabrielle Roy.

Lise Gaboury-Diallo entame, quant à elle, une réflexion sur les frontières: frontières géographiques, psychologiques, politiques, ethniques, voire sexuelles, qui supposent des limites à outrepasser dans une quête aux dimensions initiatiques. Les fictions contemporaines, franco-manitobaines et autres, s'inscrivent souvent dans un tel parcours et fragmentent le bloc monolithique de l'identité, soit-elle minoritaire, majoritaire ou nationale. Il en résulte un corps à corps parfois pénible avec la part trouble et maudite de la connaissance, ou un face à face qui n'a de cesse de saper toute idée de soi comme visée et norme. Sous cet angle, Lise Gaboury-Diallo étudie un roman de Simone Chapat, *Le coulonneux*, dont trois des personnages s'engagent dans un périple qui s'ouvre sur des échanges transculturels. L'analyse menée montre à quel point la thématization continuelle des limites (*Grenzen*) et des bornes (*Schranken*) dans ce roman modifie les attitudes des *dramatis personae* et mine à plus d'une reprise leurs points de repère. Aux termes de ces quêtes individuelles mais entrecroisées se pose dans toute sa complexité la question d'une esthétique de la transcendance, annexe du *Bildungsroman* et gage certain d'une perte parfois douloureuse d'innocence.

Les deux articles d'Yvon Le Bras portent sur l'œuvre de Gabrielle Roy. Le premier propose une interprétation de l'image du Québec dans l'œuvre de la romancière d'origine franco-manitobaine. D'un certain point de vue, cette image participe aussi à sa manière de la problématique des frontières proposée par Lise Gaboury-Diallo; car le roman et les nouvelles royens donnent souvent à voir et à comprendre un cadre urbain où les repères traditionnels tendent à s'estomper. Tel est notamment le cas pour certains personnages de *Bonheur d'occasion*. En outre, l'image du Québec chez Roy se fonde sur une représentation d'autant plus complexe qu'elle apparaît dans les recueils de nouvelles consacrées presque exclusivement aux années manitobaines de Gabrielle Roy. Cela dit, rien ne serait plus erroné que de croire que l'image du Québec dans l'œuvre royenne renvoie à un cadre référentiel univoque, à quelque forme pittoresque et réifiée de la mère patrie québécoise. Au contraire, l'image complexe du Québec qui traverse l'œuvre de Gabrielle Roy met en jeu les figures ambiguës, voire ambivalentes, de l'ici et de l'ailleurs; Roy entremêle des aspects biographiques et fictifs dont la forme et le sens tendent à «connoter la nostalgie des origines et l'impossible retour à un état d'innocence» (Le Bras).

Le second article d'Yvon Le Bras porte sur la représentation de la Seconde Guerre mondiale dans *Bonheur d'occasion*, plus précisément sur la «drôle de guerre». Roman à vocation réaliste sinon naturaliste, adoptant comme cadre le faubourg populaire de Saint-Henri à Montréal, *Bonheur d'occasion* développe une double intrigue (les aventures sentimentales de Florentine et la *saga* de la famille Lacasse) à laquelle la «drôle de guerre» sert d'arrière-plan. La représentation de celle-ci tend à confronter plusieurs personnages dont l'opinion sur la conscription varie considérablement. Par le biais de récits de paroles, l'instance narrative présente des points de vue aux antipodes les uns des autres: opposants et partisans de la conscription s'engagent ainsi dans une joute oratoire à finir, mais le cynisme de Jean Lévesque tempère bientôt les ardeurs juvéniles des uns et des autres. Au delà de l'éventail des points de vue antagonistes, l'analyse d'Yvon Le Bras met en évidence le fond idéologique qui divise le Canada sur la question de la guerre. À ce titre, l'évolution psychologique de certains personnages,

notamment celui d'Emmanuel Létourneau, en apprend beaucoup sur le profond désarroi du Québec au lendemain de l'invasion de la France par les armées hitlériennes. Les récits de paroles, d'opinions et les énoncés dialogués conflictuels cèderont peu à plus la place dans l'évolution du roman à des formes plus complexes de représentation de la guerre: d'une part, par les discours indirect et indirect libre et, de l'autre, par le flux de la conscience ou, si l'on préfère, le monologue intérieur. Du reste, le roman ne répond jamais à la question de savoir pourquoi on doit affronter les forces de l'Axe; car, comme le rappelle à juste titre Yvon Le Bras, Emmanuel dira que ce sera pour une «raison obscure que l'homme n'arrivait pas à exprimer».

L'article de Robert Viau porte sur un roman de Maurice Constantin-Weyer, *Telle qu'elle était en son vivant* (1936). Au milieu des années trente s'opère une véritable évolution dans les grands thèmes abordés par cet auteur: la lutte entre l'homme et la nature se déplace des Prairies vers le Grand Nord canadien, et les conflits narratifs s'intensifient au profit d'un personnel fictif plus nombreux. Or, cette intensification se règle sur une opposition forte entre deux catégories de personnages, les uns sans idéaux (hommes médiocres, héros des temps modernes, préoccupés par des soucis monétaires) et les autres (aux antipodes des premiers) faisant volte-face à la société, voire à la civilisation, mettant sans ambages la nature à défi, dans le dessein de mesurer leurs forces, leur courage et leur bravoure. En outre, la nature (en l'occurrence les Rocheuses canadiennes) fait l'objet d'une description qui n'est pas sans rappeler le roman courtois du Moyen-Âge avec ses «fabuleux dragons», ses «reptile[s] monstrueux», ses «monstres les plus divers»...; bref, les hommes qui se mesurent à de telles forces prennent une dimension quasi féérique. Qui plus est, ces hommes vont affronter, en les Rocheuses, le «pays de l'épouvante et de la mort» (Constantin-Weyer). Robert Viau propose une analyse des modalités de ce combat marqué au fer de la loi du Nord et de la sélection naturelle qui s'y opère. Il montre bien que, loin de s'épuiser dans ces jeux cruels entre l'homme et la nature, relents d'un romantisme noir et d'une volonté surhumaine éprise d'elle-même, *Telle qu'elle était en son vivant* développe aussi une trame satirique qui fustige les Anglo-Saxons

d'Amérique et leur sotte morale du progrès. À la fin de son article, l'auteur propose une bibliographie des romans «canadiens» de Maurice Constantin-Weyer et une bibliographie des ouvrages critiques parus depuis 1980 sur cet auteur prolifique.

Jean Valenti, rédacteur invité
Collège universitaire de Saint-Boniface